

**TIFFANY
TAVERNIER**



L'AMI

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

L'AMI

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

ROSSY

2018 ; Points, 2019

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

ISABELLE EBERHARDT, UN DESTIN DANS L'ISLAM

Tallandier, 2016

COMME UNE IMAGE

Éditions des Busclats, 2015

À TABLE !

Le Seuil, 2008

LA MENACE DES MIROIRS

Le Cherche Midi, 2006

HOLY LOLA

(avec Dominique Sampiero), Grasset, 2004

À BRAS LE CORPS

Flammarion, 2003

L'HOMME BLANC

Flammarion, 2000 ; Points, 2001

DANS LA NUIT AUSSI LE CIEL

Paroles d'aube, 1999 ; Points, 2000

TIFFANY TAVERNIER

L'AMI

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2021

C'EST UN SAMEDI COMME TOUS LES AUTRES. Je m'habille dans la pénombre, en faisant attention de ne pas réveiller Élisabeth. En bas de l'escalier, pas de Jules. D'habitude, elle m'accueillait avec des glapissements joyeux. Dans la cuisine, j'allume la cafetière électrique, je sors une tasse du placard. À travers la fenêtre, l'aube point, les feuilles des chênes frémissent. En face, personne n'est levé. Le silence emplit tout. Quand Jules est morte, c'est Élisabeth qui a voulu qu'on l'enterre dans un cimetière pour chiens, elle encore pour le choix de la tombe. Blanche. La cérémonie était belle. Même ses sœurs sont venues. Ce soir-là, on a tellement bu que tout le monde est resté dormir à la maison, sauf Guy et Chantal, bien sûr. Cela m'a fait quelque chose qu'ils viennent. Surtout Guy. Avec la dépression de Chantal, il en chie. Chie, oui, c'est le mot. On les entend parfois s'engueuler jusque tard, puis rien, ça passe. Nelly, leur chienne, c'était il y a un an. Un vrai coup de malchance, il y a si peu d'allées et venues par ici. L'enfoiré qui l'a percutée s'est bien gardé de laisser son nom, on ne l'a jamais retrouvé. Leur chienne, si. Du moins, ce qu'il en restait : un tas de chairs sanguinolentes

qu'on a enterré le soir même avec Guy. À la pelle, dans son jardin. Une sale nuit comme on n'aime pas en vivre. Guy pleurait en silence, je creusais. C'est peut-être la raison pour laquelle Élisabeth a eu besoin de faire les choses en grand pour Jules. Pour rattraper ce malheur.

Sur la table, une *Musca domestica* se frotte les pattes, facile à reconnaître avec ses deux gros yeux rouges et son thorax gris. Je me demande si elles existent au Vietnam. La prochaine fois que Marc nous fera signe, je le lui demanderai. Il a l'air de trouver la vie formidable là-bas. Sur les photos de son compte Instagram, il n'arrête pas de sourire, ce qui rassure Élisabeth. Moi, pas. Qu'a-t-il eu besoin de choisir ce pays ? À coup sûr, mon père n'aurait pas apprécié. Ce boulot, en plus, dans ce grand hôtel. Est-ce qu'on le traite bien au moins ?

Dehors, le ciel vire au rose pâle. Je ne suis jamais allé bien loin, moi. Une fois, à vingt-deux ans, quelques jours en Espagne, une autre fois en Suède avec Élisabeth. Puis Marc est né. Partir ne nous disait plus rien ou alors à la mer, en été, avec le petit. Parfois, cela me fait tout drôle de le savoir si loin. Le manque remonte, brutal. Et puis ça passe, comme les disputes entre Guy et Chantal. Cela fait des années pourtant qu'il n'habite plus chez nous, mais bon, sa fac, un coup de voiture et j'y étais. Entre nous, désormais, même l'heure est différente et on a beau communiquer par Skype, plus le temps passe, moins on a de choses à se raconter.

Sur la table, la mouche s'envole et vient se poser sur la vitre. Plus que tout, j'aime ces heures où rien encore ne

s'agite. Aucun bruit de voiture, aucune sonnerie de téléphone. Seule la lente poussée du jour, le craquement des branches dans le vent. J'avale d'un trait mon café. Après, j'irai faire mon tour le long de l'Aune. À cette heure, je n'y ai jamais rencontré personne à l'exception de Chantal, une fois. Le soleil venait de se lever. Je suis tombée sur elle, assise au bord de l'eau, les yeux dans le vague. La frousse qu'elle a eue en me voyant. Elle n'avait pas dormi de la nuit et s'était dit qu'un peu d'air frais lui ferait du bien. Je lui ai proposé de venir boire un café. Elle m'a fixé d'un air étrange, puis, subitement, elle s'est levée et elle est partie. Élisabeth dit que c'est à cause de ses médicaments. Des trucs tellement forts qu'il faut parfois des mois avant de trouver le bon dosage.

Les premiers rayons du soleil illuminent la cuisine. Bientôt, on pourra prendre le petit déjeuner sur la nouvelle terrasse. Le boulot que cela m'a coûté de déblayer le terrain. Mais ça y est, les piliers sont en place, il ne me reste plus qu'à poser les planches. On pourra y installer une balancelle comme dans les films américains. Dessous, je ferai une réserve à bois et, en cas de pluie, j'ai même prévu de construire un auvent. La vue est tellement belle d'ici. Des arbres, rien que des arbres. C'est ce qui m'a le plus emballé quand nous sommes tombés sur cette maison. Ce côté sauvage partout alentour. Élisabeth, non. L'idée de vivre dans un endroit aussi isolé lui faisait peur. L'affaire était si bonne, je l'ai suppliée de réfléchir. En plus d'être vendue pour une bouchée de pain et de laisser entrevoir toutes sortes d'aménagements possibles,

cette maison était située à seulement dix kilomètres de l'usine où je travaille et à moins de huit kilomètres de P., le bourg où, en tant qu'infirmière, Élisabeth était attendue à bras ouverts. Si on optait pour un appartement en ville, c'étaient des dizaines de kilomètres en plus par jour et un espace beaucoup plus réduit. Malgré tout, Élisabeth hésitait et je m'apprêtais à renoncer quand sa mère évoqua l'idée d'acheter un chien. Là, ce fut magique. Avec un chien – mais un vrai chien de garde, hein ? –, alors oui, Élisabeth pouvait s'imaginer vivre là-bas.

Les jours suivant l'emménagement, j'étais tellement excité que je me suis lancé dans les travaux de notre chambre, de celle du petit, de la salle de douche, puis du salon en bas, de la cuisine et du garage.

Aujourd'hui, on a tout ça et même une troisième chambre qu'Élisabeth, faute d'enfants, a décidé de reconverter en atelier il y a deux ans. Elle y passe de plus en plus de temps pour peindre ses « révélations » : amas de formes et de couleurs qui ne me parlent guère. Mais bon, cela lui fait du bien et vu ce qu'elle endure au boulot... Dans un coin, elle a gardé le lit ; une de ses sœurs y dort parfois. Mon frère, lui, jamais. Mais lui, c'est une autre histoire.

Je jette un œil à la deuxième horloge. À Hanoï, il est près de midi, les rues regorgent de monde. Ici, l'herbe est encore mouillée et les libellules dorment. Dans la lumière naissante du jour, tout scintille jusqu'aux roches. Avec un peu de chance, j'attraperai quelques écrevisses et, si l'eau n'est pas trop froide, je me baignerai là où, sous la voûte des arbres, l'Aune est un peu plus profonde. Il va faire

beau aujourd'hui. Le ciel est dégagé. Cet après-midi, je sortirais bien la grande échelle pour aller regarder sur le toit d'où vient cette fuite. Guy acceptera-t-il seulement de m'aider à la porter ? Cette nuit, je l'ai entendu rentrer très tard avec sa fourgonnette. Quand cela chauffe trop avec Chantal, il part rouler des heures pour se calmer. Les lendemains sont difficiles. Pour une fois que je ne suis pas d'astreinte. J'irai tout de même tenter ma chance, mais pas avant midi. Guy est d'une humeur de chien le matin. Depuis tout ce temps, j'ai appris à le connaître.

J'enfile mes bottes en me promettant, à mon retour, d'apporter à Lisa son petit déjeuner au lit. J'en profiterai pour me glisser à côté d'elle. Elle râlera parce que je puerai la vase, puis me pardonnera parce que je n'ai pas oublié la confiture. Après toutes ces années, je me dis qu'on a de la chance de s'aimer encore si fort. D'avoir cette vie tranquille aussi, même si, chaque soir, elle arrive de plus en plus crevée à cause de la surcharge de boulot et que, de mon côté, je trouve de plus en plus difficile de me lever en pleine nuit pour réparer en urgence une machine tombée en panne à l'usine. Il n'empêche, rien à voir avec la vie de combat de mon frère, celle, du moins, que je lui ai toujours imaginée dans ces pays lointains. Les rares fois où on se parle, je n'ose jamais le questionner et, de lui-même, il ne m'en parle pas. Même pas une femme ou un gosse avec ça.

J'attrape ma veste, m'apprête à ouvrir la porte. Tiens, un bruit de moteur et pas qu'une seule voiture. Il n'y a pourtant que nos deux maisons ici. Qu'est-ce que cela

peut bien être ? J'ouvre la porte, découvre, abasourdi, une, deux, trois, quatre, cinq, six voitures de flics suivies d'une ambulance, qui déboulent en trombe. Au même moment, je vois surgir de la forêt une vingtaine d'hommes casqués, type GIGN, visières baissées, gilets pare-balles, armes au poing. La scène est tellement irréaliste que je me demande si je ne suis pas en proie à une hallucination. Dans un nuage de poussière, les voitures viennent se garer devant la maison de Guy et de Chantal.

« Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici. »

Je fais un bond en arrière, fixe l'homme planté devant moi.

« Capitaine Bretan, gendarmerie nationale. »

Derrière son dos, des GIGN s'agenouillent en position de tir autour de la maison de Guy et de Chantal. Qu'est-ce que...

« Monsieur ? »

Dans ma tête, c'est un remous indescriptible. Son front si dégagé, si net.

« Combien de personnes sont en ce moment chez vous ? »

Je le considère, ahuri.

« Monsieur, s'il vous plaît. »

Retrouver les mots. L'espace des mots. Leur déroulé logique.

« Je... juste moi et ma femme à l'étage, mais enfin... qu'est-ce qui se passe ? »

Il jette un œil à la fenêtre du premier, jauge, en une fraction de seconde, la distance entre nos deux maisons.

« Ne vous inquiétez pas, nous avons juste besoin d'être sûrs qu'il ne vous arrive rien le temps de notre intervention.

– Quelle intervention ? C'est quoi ce...

– Monsieur, nous n'avons pas de temps. »

Derrière son dos, quatre GIGN armés se rapprochent en courant de la maison de Guy et de Chantal...

« C'est nos voisins ? Parce que c'est nos amis, on se connaît depuis un bout de temps... »

J'ai presque envie de rajouter l'histoire de la fuite sur le toit, la grande échelle que je ne peux pas porter seul. Sa stupeur m'arrête net.

« Vos amis ? »

Ben oui, nos amis, tondeuse, parties de cartes, parasol, barbecue, quoi de plus normal, aucune autre baraque à des kilomètres, alors pourquoi cet air interloqué, je voudrais le secouer tout à coup, qu'est-ce qui leur est arrivé ? Seulement, les mots ne sortent pas. Et maintenant, cette façon qu'il a de me fixer. Comme s'il m'en voulait... Comme si c'était trop tard...

« Ben oui, Guy et Chantal, quoi. »

Sa voix se radoucit.

« Écoutez, faites descendre votre femme et, jusqu'à nouvel ordre, ne sortez pas de chez vous et ne vous approchez d'aucune fenêtre, compris ? »

ÉLISABETH ME REGARDE SANS COMPRENDRE. Je lui murmure qu'il y a des flics, partout des flics, que cela a l'air grave, très grave même, qu'il faut qu'elle sorte du lit, fissa. Elle se lève d'un bond, passe sa robe de chambre, me suit, les cheveux ébouriffés. En haut de l'escalier, elle se raidit en découvrant le type du GIGN. Le même effroi m'a saisi tout à l'heure. Nos deux maisons dans ce coin si tranquille... Il fallait vraiment qu'un truc de dingue soit arrivé à Guy et Chantal pour rameuter une telle armée. J'ai eu envie de fuir. Au lieu de cela, je suis resté comme pétrifié sur le seuil en essayant du mieux que je pouvais de me calmer. Mon cœur surtout. Les battements de mon cœur. Une véritable explosion. Comme s'il savait déjà la nature de ce qui s'était produit. Quelque chose de terrible que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas imaginer.

Et maintenant Élisabeth, dégringolant les marches à mes côtés. Elle, d'habitude si gaie. Tant d'hommes pour une petite maison. Quelqu'un les aurait-il tués ? En bas, le GIGN, gilet pare-balles, visière ouverte, désigne du doigt le salon.

« Allongez-vous sur le tapis. »

Seulement, Élisabeth vient à peine de se réveiller. L'information va trop vite.

« Sur le tapis, mais pourquoi ?

– Ne vous inquiétez pas, madame, c'est par simple mesure de sécurité, au cas où ça chaufferait en face.

– Comment ça, en face ? »

Elle a presque crié. Il lui répond qu'il ne peut pas lui en dire plus. Elle se tourne vers moi.

« C'est chez Guy et Chantal ? »

Je lui fais signe que oui et je vois ses deux pupilles s'agrandir. Le GIGN reçoit un ordre dans son casque.

« Allongez-vous maintenant. »

J'aimerais lui demander si c'est à cause des balles qu'il s'apprête à tirer ou à cause de celles, perdues, susceptibles de venir d'en face, s'il a déjà connu des situations semblables, s'il sait si Guy et Chantal sont encore vivants, si...

« Monsieur, coopérez s'il vous plaît. »

Tout paraît si absurde, lui, d'abord, qui pourrait être mon fils, qu'est-ce qui l'a poussé à choisir un tel métier, nous deux ensuite, éberlués, alors que c'est chez nous ici. Chez nous. Et que moi, d'habitude, face aux menaces les plus graves, une machine à l'usine qui risque d'exploser par exemple, je garde toujours mon calme, pourquoi alors cette impression de désastre, comme si je savais la bataille perdue d'avance. Le gamin insiste.

« Monsieur... »

Sait-il au moins combien de temps on va devoir rester comme cela ? D'une voix qu'il cherche à rendre aussi ferme que possible, il me répond qu'il ne sait pas, non,

puis m'indiquant à nouveau le tapis où Élisabeth s'est déjà allongée :

« Pouvez-vous rejoindre votre femme maintenant ? »

Je m'exécute.

« Je vais devoir m'éloigner, ne vous levez sous aucun prétexte et ne faites pas de bruit jusqu'à ce qu'on revienne vers vous. »

ALLONGÉ CONTRE ELLE, je raconte à Élisabeth, à voix basse, l'arrivée des voitures en trombe, celle de l'ambulance, des hommes armés surgissant de la forêt. J'évite de mentionner le désarroi de l'officier quand je lui ai appris que nous étions proches de Guy et Chantal, le sale sentiment qui flotte en moi depuis. Elle évoque l'idée d'un cambriolage qui aurait dégénéré. J'ai dû mal à y croire. On ne déploie pas une telle armée pour des voleurs.

« Un fou alors qui les aurait agressés ? »

Un fou dans ce trou paumé ?

« Et si c'étaient des braqueurs ? Des types qui auraient manqué leur coup et qui auraient trouvé refuge chez eux ? »

Je voudrais qu'elle se taise. Que tout redevienne vrai comme tout à l'heure dans la cuisine.

« Thierry, je sais, des prisonniers en cavale. »

Des prisonniers, elle n'a pas tort, cela pourrait expliquer la présence du GIGN. Elle blêmit.

« Non, des terroristes ! »

Cette peur en elle. Se lever, sortir de la maison, s'élever dans les airs, flotter par-dessus le monde.

« Des terroristes qui se seraient pointés ici à pied en pleine nuit ?

– Et pourquoi pas ! »

Ne pas répondre. Fixer les rideaux, le chatolement du jour dans les rideaux en espérant qu'elle va se taire. Mais sa pensée s'affole, tout part en vrille. D'une voix de plus en plus précipitée, elle se demande combien de bombes ils ont sur eux, si, en dernier recours, ils ne vont pas décider de tout faire exploser, si, du coup, il ne vaudrait pas mieux désobéir comme les rares survivants des tours jumelles qui, passant outre les ordres, ont quitté leur étage, eux ! Je lui oppose que, dehors, il y a plus de vingt tireurs d'élite qui n'hésiteront pas à la prendre pour cible. Elle se mord la lèvre, me parle alors de Chantal qui ne va jamais s'en remettre, de l'odeur de Jules qui lui manque, de son envie de faire pipi, de ses sœurs qu'elle voudrait près d'elle, de Marc qui ne sait encore rien de ce qui est en train de se produire, *mais quoi exactement ?* Marc qu'il va falloir appeler et qui... Les mots s'étranglent dans sa gorge. S'écrasent. Et de la sentir autant paumée me donne encore plus le vertige. À trente mètres près, c'était sur nous, cette nuit, que « ça » tombait. Elle se serre contre moi.

« On n'entend rien, tu trouves ça normal ? »

Je suis comme elle, je m'attendais à une explosion d'ordres, de tirs, d'impacts de balles. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Dans le salon, je pourrais presque la toucher, la violence. Tornade qui, d'un mur à l'autre, valdingue. J'enlace Élisabeth, fixe mon attention sur le mur côté

télévision où les reflets du jour forment d'innombrables taches qui, sitôt apparues, disparaissent en une danse incessante. Comment cela va-t-il finir ? J'ai six ans. Sur la pointe des pieds, j'ouvre la porte de la chambre où repose le père de ma mère. Je m'approche tout doucement de lui, me demandant pourquoi les rideaux sont tirés et pourquoi tous les meubles sont recouverts de drap noir. Je me penche pour lui parler. Ses lèvres ne bougent pas. Je soulève sa paupière, tombe sur son œil blanc. Grand-père ? Quelque chose s'ouvre en moi. Une bouche qui, à une vitesse foudroyante, m'agrippe et m'aspire vers le bas. Je fais un bond en arrière, je fais tomber un vase. Je cours à perdre haleine.

« Parle-moi, Thierry, reste avec moi. »

Je lui montre au plafond la microfissure qui s'étend, me demande si c'est à cause du terrain qui bouge, imagine, un court instant, la maison fendue de part en part. Elle se serre encore plus contre moi, m'avoue qu'elle aimerait bien prier, qu'elle ne sait plus comment. Voudra-t-elle encore de la terrasse après ça ? Et Guy, la grande échelle ? Quand je pense que j'ai failli me lever quand je l'ai entendu rentrer cette nuit. Les types auraient peut-être pris peur et... Je revois le corps d'Abdane, le corps de Jules.

« T'as entendu ? »

Oui, j'ai entendu comme elle ce bruit de porte de voiture qui claque, une deuxième maintenant et une troisième, suivi d'un démarrage en trombe. Se peut-il qu'ils soient allés aussi vite ? Je me relève à demi. Au bout du

chemin, dans le virage, des crissements de pneus couvrent, un instant, les hurlements d'une sirène.

« C'est bon, vous pouvez vous relever. »

Il a surgi sans faire aucun bruit, retire lentement son casque, sous lequel apparaissent ses cheveux blonds trempés de sueur.

« Tout danger est écarté, vous n'avez plus rien à craindre.

– Mais... nos voisins ?

– Restez ici, le capitaine Bretan va venir vous tenir au courant de la situation. »

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, à Isabelle Durand-Zaleski, pour son hospitalité renouvelée chaque année et qui me permet d'écrire en toute quiétude.

À Gilbert Mazeau, qui s'est si intelligemment prêté à l'exercice de l'interview et qui m'a livré une si belle matière sur la vie paysanne. À Michèle, sa femme, et à Raymond Bellenger, qui m'a confié son histoire.

À Matthieu Frachon, pour son aide précieuse au sujet de l'enquête policière.

À Robert Tonon, dit « Bob », qui s'est plié en quatre pour m'expliquer son métier de responsable maintenance.

Au SIRPA (Service d'informations et de relations publiques des armées) et, spécifiquement, à l'enseigne de vaisseau Anne-Marine Gire, qui s'est montrée remarquablement dévouée.

À Laurent Martin, commandant de l'École des fusiliers marins à Lorient, qui m'a délivré une matière formidable sur les forces spéciales de l'armée de terre.

À Frédéric Pieretti, qui m'a présentée au commandant Martin. À Frédéric Miquel, qui m'a éclairée sur le monde militaire.

À Sabine Wespieser, mon éditrice, avec laquelle c'est un tel plaisir de travailler, d'avancer...

À Xavier, sans l'amour duquel j'aurais eu bien du mal à aller jusqu'au bout de ce roman. À mon frère Nils, qui s'est montré si bienveillant avec moi. À ma fille Olivia.

À toi enfin, Mum, partie si vite cette année. Quelques jours avant ce premier effondrement qui allait, si précipitamment, te conduire vers la fin, on avait pris un pot au soleil. Tu venais de lire mon roman et tu l'avais trouvé puissant. Devant les passants surpris, j'avais laissé éclater ma joie. Tu l'avais aimé. J'étais si heureuse !

J'étais à mille lieues d'imaginer que c'était notre tout dernier *teatime* et que ces pages seraient les dernières que tu lirais. Alors, voilà, je te les dédie entièrement, et tant pis si le sujet ne s'y prête pas. Avec toi, la lumière gagnait toujours. Jusqu'au bout tu l'auras fait briller.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 192
ISBN : 978-2-84805-385-1
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021

L'AMI. Un samedi matin comme un autre, Thierry entend des bruits de moteur inhabituels tandis qu'il s'apprête à partir à la rivière. La scène qu'il découvre en sortant de chez lui est proprement impensable : des individus casqués, arme au poing, des voitures de police, une ambulance. Tout va très vite, et c'est en état de choc qu'il apprend l'arrestation de ses voisins, les seuls à la ronde. Quand il saisit la monstruosité des faits qui leur sont reprochés, il réalise, abasourdi, à quel point il s'est trompé sur Guy, dont il avait fini par se sentir si proche.

Entre déni, culpabilité, colère et chagrin, commence alors une effarante plongée dans les ténèbres pour cet être taciturne, dont la vie se déroulait jusqu'ici de sa maison à l'usine. Son environnement brutalement dévasté, il prend la mesure de sa solitude.

C'est le début d'une longue et bouleversante quête, véritable objet de ce roman hypnotique. Au terme de ce parcours quasi initiatique, Thierry sera amené à répondre à la question qui le taraude : comment n'a-t-il pas vu que son unique ami était l'incarnation du mal ?

Avec ce magnifique portrait d'homme, Tiffany Tavernier, subtile interprète des âmes tourmentées, interroge de manière puissante l'infinie faculté de l'être humain à renaître à soi et au monde.

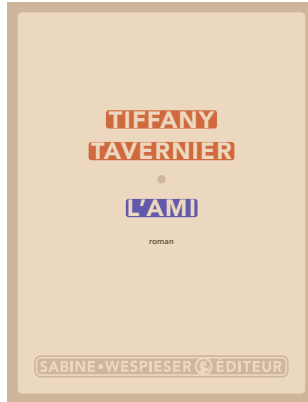
TIFFANY TAVERNIER est romancière et scénariste. Elle a rejoint en 2018 le catalogue de Sabine Wespieser éditeur avec Roissy, portrait d'une « indécidable », une femme sans mémoire réfugiée dans l'aéroport.

N° D'ÉDITEUR : 192
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2021
ISBN : 978-2-84805-385-1
PRIX : 21 €

www.swediteur.com

9 782848 053851

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
L'Ami de Tiffany Tavernier
a été réalisée le 30 octobre 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848053912